

Sur les sentiers des limbes (nouvelle de Runa)

Félix Atencio Gonzales

Volume 33, numéro 4-5 (196-197), août–octobre 1991

Liberté aux Indiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gonzales, F. A. (1991). Sur les sentiers des limbes (nouvelle de Runa). *Liberté*, 33(4-5), 141–155.

FÉLIX ATENCIO GONZALES

SUR LES SENTIERS DES LIMBES (nouvelle de Runa)

Aussitôt arrivés, deux yeux noirs, sans patrie, courent, curieux, sur un paysage printanier. Jouant, ils descendent entre les pins, cloués au flanc des montagnes couronnées de neige, se promènent au bord d'un lac habillé de ciel et s'immobilisent, émus, devant un tendre faon caressé par sa mère. Quelques secondes-siècles après, ils s'évadent de la scène, foncent vers l'horizon et se ferment pour enfouir dans la mémoire une telle beauté. Ces yeux noirs n'ont jamais été témoins de la beauté magique du Grand Nord. En retournant au paysage, les yeux noirs butent sur deux yeux bleus qui s'approchent. Sereins, les yeux noirs attendent depuis quarante-cinq minutes déjà à l'aéroport de Dorval, à Montréal.

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre.

Un sourire, qui ne cache pas l'effort qu'il met à naître, meurt et ressuscite, transformé en son. Ensuite, d'un ton plus sec:

— Suivez-moi, s'il vous plaît, mettant fin ainsi au monologue.

Pancho Rancas, propriétaire presque absolu des yeux noirs, regarde pour la dernière fois les montagnes, le lac, les pins, le faon et sa mère figés sur l'almanach fatigué sus-

pendu au mur de la salle d'attente du Bureau de l'immigration. Le mois de mai 1982 s'en vient. Il ne lui reste que sept feuilles de vie. Pancho se lève et suit les yeux bleus. Dans les couloirs, ses yeux noirs et bridés marchent plus que ses pieds, parcourent tous les coins du bureau, se posent sur les visages impassibles des fonctionnaires. À l'extérieur, les avions ne cessent d'aller vers le ciel ou d'en arriver.

Petit, cheveux noirs, visage tendu, enveloppé d'une peau de bronze, les épaules robustes, Pancho avance avec un air sérieux, comme s'il allait à la mort. Le bronze de sa peau pâlit. Dans le bureau des yeux bleus, le «Pourquoi êtes-vous venu au Canada?» le secoue.

Traqué par la question, Pancho, déjà pâle, ressent les symptômes de sa jeune maladie, de son incontrôlable fièvre: éparpillés dans son corps, sommeillent des millions de fourmis. À chaque frontière, à chaque bureau de l'immigration, devant les autorités, des armées de fourmis invisibles renaissent, dansent et courent, euphoriques, à travers son corps. Pancho voulut se réfugier en Colombie. Les fourmis ont cousu sa bouche et perturbé sa lucidité. Quand il fut déporté au Panama, elles ont ressuscité pour rendre sa langue encore plus lourde. Il a été renvoyé en Colombie. Cette fois, la compréhension d'un fonctionnaire a rendu inutile la danse des fourmis. Pancho s'est vu autoriser un séjour de trois mois. Pour survivre et faire vivre sa famille réfugiée sur le sommet des Andes, à Cerro de Pasco, au Pérou, il a travaillé quatorze heures par jour. Pour entrer au Brésil, il a dominé les citoyennes de son corps. Trois mois après, ne pouvant se réfugier dans la cave du loup, il continue son pèlerinage. En Équateur, en Argentine, en Bolivie, en Guyane française, au Venezuela, les fourmis n'ont pas cessé de lui ronger la vie. Elles l'ont possédé. Le corps de l'apatride devint leur patrie.

Mangeant seul, dormant seul, il marche seul sur des sentiers surpeuplés. Seul, le souvenir vivant de sa famille

l'aidait à vivre. Les fourmis, elles, l'abattaient. Immunisé dans la liberté, Pancho devint vulnérable dans les cachots — officiels ou clandestins — des autorités qui voulaient faire taire son cri historique de «Terre! Terre!». En quatre mois de prison, ces «maudits êtres invisibles» avaient pénétré et pris possession de son corps à chaque coup de pied asséné par les militaires, à chaque gifle méprisante des policiers, à chaque menace pesant sur lui et sur sa famille — menace annoncée en détails par les bourreaux au service de l'État péruvien.

Brûlantes, les petites braises s'enfoncèrent dans chaque nouvelle blessure, occupant la place du sang perdu. Les prisons sont infestées de haine et de fourmis. Quand les corps moribonds des prisonniers se peuplent de fourmis, la haine pénètre avec elle. La mère de Pancho ne lui avait jamais appris la haine, ni son père, la peur. Tous deux lui avaient appris à aimer son peuple et sa terre. Pancho avait appris à lutter pour eux.

Quelques siècles plus tôt et au cri de «Terre! Terre!», Christophe Colomb et ses matelots avaient pris possession de tout un continent. Au Pérou, presque cinq siècles après, les Indiens répètent le même cri pour revendiquer leurs territoires ancestraux, exploités et répartis entre de voraces compagnies minières étrangères, l'État péruvien et les grands propriétaires fonciers. Le fractionnement des terres a multiplié la faim et les cris revendicateurs des Indiens.

En mettant Pancho en prison, les autorités ont cru le faire taire. Mais, dès sa première incarcération, Pancho apprit à aimer encore plus la liberté. Il ignorait encore l'existence des fourmis. Juste avant sa deuxième incarcération, Pancho répétait plus fort dans la rue le cri de ses grands-pères et de ses arrière-grands-pères: «Terre! Terre!». Pendant neuf mois, il disparut du monde. À la troisième incarcération, il n'eut pas le temps de crier. Pendant huit mois, il fut comme mort dans les cachots clandestins. La quatrième fois, quand les policiers retournèrent chez lui, il

était absent, en voyage à Huancayo, la ville voisine, à la recherche de l'appui des syndicats de mineurs. Son frère le rejoignit avec des mises en garde, la bénédiction familiale, cinq mille intis et un message douloureux de ses parents: «Mon fils, cherche d'autres sentiers car ceux-ci mènent à la mort. Nos vies ne valent guère une pensée et nous ne voulons pas te perdre comme nous avons perdu nos terres. Que Dieu t'aide.»

Au cours de ses vingt-quatre jeunes années, Pancho, orphelin de liberté, fécondé par les fourmis, a vécu (ou fut mort) vingt et un mois dans des prisons despotiques. À Cerro de Pasco, une terre où ont vécu plusieurs générations de Rancas, c'est la joie, la tristesse, la colère, l'indifférence des autorités étrangères qui déterminent la durée des peines imposées aux victimes de la justice. L'humeur des notables gouverne la vie des Indiens. Échappant à cette justice, Pancho descendit à Lima, la forteresse des notables du Pérou.

Les cinq mille intis, les économies familiales de neuf mois, serviraient à obtenir un passeport. Le Pérou ne lui garantissait pas la vie. Au Bureau de passeports — organe de la Police d'enquête du Pérou, hôte des cachots clandestins —, Pancho découvrit pour la première fois sa sélective et fourmillante maladie. Là, sous les yeux des autorités, il apprit qu'il enfantait des millions de fourmis. Il apprit que son corps obéissait à des êtres tout-puissants qui paralysaient les yeux et la langue, qui commandaient aux jambes de ne plus soutenir le corps, qui ordonnaient aux muscles la rébellion générale et qui affolaient les genoux en les faisant s'entrechoquer. Il apprit que tout en lui était infesté par la peur. L'agent du Bureau des passeports portait un uniforme vert. Cet uniforme, que portait aussi ses bourreaux, mettait en effervescence la peuplade de fourmis qui l'habitait.

Il était devenu une statue. Un «Réveille-toi, mon fils», accompagné de deux coups sur la table, ne suffit à lui

redonner vie. Le ton paternaliste, moqueur et impératif de toute autorité péruvienne résonnait à nouveau. Le «Parle, mon fils, je ne suis pas ici pour perdre mon temps», suivi d'un «Parles-tu espagnol?», énoncés par l'agent d'une trentaine d'années frappèrent à nouveau la statue. Quand, fuyant les fourmis, un timide «Si, monsieur» arriva en guise de réponse, ce fut un autre Pancho, transformé par les minuscules conquérants, qui se mit à parler. Il ne réclamait plus des terres, mais un sauf-conduit pour la vie.

Mai 1982, deux ans après son départ, Pancho est toujours sans patrie. Arrivé au Canada depuis quelques heures, il est devant le propriétaire des yeux bleus qui lui répète:

— Pourquoi êtes-vous venu au Canada?

Sa vie dépendait de lui, Serait-il chassé du Canada?

Recevrait-il une patrie? Les fourmis commencèrent à ressusciter, réveillées par l'autorité. Toutes ces années d'espérance, passées à mendier un refuge, ne pouvaient s'effondrer maintenant. La danse des fourmis s'intensifiait. Sa paralysie aussi. Il voulut parler. Impossible. L'anarchie de ses genoux et de son cœur le retint à sa chaise. Maudite peur!

— Monsieur, pourquoi venez-vous au Canada? tonna la voix, de nouveau.

Son corps rebelle était au bord de l'évanouissement. Tout à coup, une voix brisée, presque inaudible, sortant du fond du désespoir, se fit entendre dans le silence.

— Refuge... refuge.

Les insectes tenaces le traquèrent pendant cent dix minutes. Cent dix minutes d'oscillations, de bégaiements. À la fin, Pancho eut un rendez-vous au mois d'août. Sa demande d'asile politique serait étudiée. Encore trois mois d'attente et d'insécurité. «Cela peut prendre de trois à cinq ans avant d'avoir une réponse définitive», lui avait-on dit. Trois à cinq ans. Une autre patrie temporaire. Sa vie dépendait davantage des étrangers que de lui-même. Sa prison n'était plus un cachot, mais les limbes où évoluait

sa vie. Mais il préférerait ce refuge temporaire à la justice colonialiste.

Ainsi, ce mardi matin, après cent dix minutes de frissons, un visage souriant émerge de l'insécurité, sort du Bureau de l'immigration, traverse le seuil et se met à la recherche de ses bagages afin de quitter l'aéroport. Sur son chemin, il sourit à tous. Il ramasse son petit sac à dos sur le tapis roulant et, toujours débordant de joie, il s'apprête à partir. À quelques pas de lui, traînant avec difficulté ses six valises, un couple s'efforce d'avancer. Pancho s'approche pour les aider et, peu de temps après, tous trois, munis chacun de deux valises, se dirigent vers la sortie.

Au *thank you* international, Pancho répond avec un sourire rajeuni. Il sourit à tous. Avant d'arriver à la sortie, le couple s'arrête et répond, ému, à une marée de mains qui les salue du haut de l'aéroport. Un mur vitré retient des dizaines d'hommes et de femmes impatients. Pancho voit sa mère dans la foule. Son désir de courir lutte contre la raison: «Impossible que ce soit elle», se dit-il. Il continue. Son sourire se change en mélancolie. Quelques larmes rebelles font briller ses yeux noirs. Le couple avance, saluant la foule.

Pancho pense à sa famille. À la sortie, il remet les valises au couple, déjà emporté par le tumulte — mélange de retrouvailles, de photographes, de journalistes, de caméras de télévision et de bannières souhaitant la bienvenue. Ignoré par les cris euphoriques, les accolades et les larmes, Pancho se sent orphelin. Deux ans sans connaître cette chaleur. Deux ans sans connaître les caresses de sa mère, l'accolade de son père, les conseils de sa grand-mère, la douceur de ses sœurs. D'autres diamants glissent sur ses joues encore marquées par le froid des Andes. Essuyant les larmes de sa main droite, il se précipite dans un coin de l'aéroport, sort un cahier et esquisse une première lettre à sa famille.

Un passant l'informe que le couple, si bien accueilli,

est un couple de réfugiés. Comme lui. Mais en provenance de Russie. Deux *refuznik* à la recherche de liberté. Le gouvernement communiste les avait autorisés à quitter le pays. «Se battraient-ils, eux aussi, pour leurs terres?», se demande Pancho qui échappait, lui, à un gouvernement démocratique et au recrutement insistant des partis de gauche. Aucune des deux idéologies créées par les cerveaux européens ne comprend la lutte des Indiens pour leurs terres. À leurs yeux, la terre n'est qu'un objet mercantile. Pour Pancho, sa famille et son peuple, elle est la Terre-Mère. La source de leurs vies.

Les *refuznik* et Pancho étaient des réfugiés venant de deux régimes différents, arrivés par hasard au même moment, au même endroit. Des deux luttes, une seule continue d'être anonyme. Ce n'est pas un hasard. Assis dans un coin, Pancho continue sa lettre.

À six bancs de lui, un jeune homme d'environ vingt-six ans, cheveux noirs, visage de bronze sculpté, se réveille. Pancho l'observe. Quand leurs regards se croisent, Pancho salue d'un geste de la main. L'autre se lève, s'étire, replace sa longue chevelure, se dirige vers Pancho et lui parle dans une langue ancienne comme l'histoire de ce pays. Pancho lui répond dans une autre langue, aussi ancienne. Ils rient. L'autre reprend en français, avec un accent qui trahit une langue empruntée:

— De quel tribu tu viens?

Souriant, Pancho garde son cahier sur ses genoux et s'ouvre à une longue conversation. Ils se connaissent depuis des siècles. Armand Kistabish, un Indien de la communauté algonquine de Rivière-Serpent, à quatre cent cinquante kilomètres au nord-ouest de Montréal, est arrivé en ville avec le printemps. Sans famille et sans argent, il dort à l'aéroport. Hériter de tout ce pays, il ne dort, mange, s'habille et rêve pas moins par charité. Il n'a que cela à offrir à son nouveau frère. Les deux réfugiés racontent des siècles d'éloignement.

— Vous aussi, vous luttez pour vos terres? se sont-ils demandé l'un à l'autre presque en même temps.

Trois heures plus tard, ils marchent dans les rues de Montréal. Ils ne sont plus seuls. Un lien profond, qui prend sa source dans l'histoire des Indiens, se consolide peu à peu. Armand est grand et fort; ses cheveux de jais pleuvent sur ses épaules. Il mènera Pancho sur la route des restaurants gratuits, des bazars où l'on donne des vêtements et des chaussures, des dortoirs publics, des centres de dépannage.

— Nous vivrons bien, assure Armand.

Comme au Pérou, les propriétaires séculaires des richesses de ce pays vivent de miettes. Armand promet de lui présenter d'autres Indiens.

— La famille est grande, répond Pancho qui a rencontré beaucoup d'Indiens sur son chemin.

Les Indiens Arwaks l'avaient aidé, en effet, à passer du Brésil en Guyane dite française quand les fourmis traîtresses lui avaient attaché la langue et brouillé la lucidité. À Oyapoque, dernier village brésilien où il avait été refoulé par les autorités françaises, il avait rencontré les Arwaks, tous membres de la «grande famille indienne», qui l'avaient emmené en pirogue à Cayenne, capitale de la colonie. Les Arwaks comprenaient sa fuite; ils connaissaient le prix de la lutte. Ils l'avaient invité à rester avec eux, mais, dans cette colonie, les Indiens ne décident même pas de leur sort. Et maintenant qu'il est arrivé au Canada, c'est Armand, un autre membre de la «grande famille», qui l'accompagne sur son chemin.

Le mois de mai. Le printemps redonne vie aux jardins noyés sous la blanche et monotone couverture de l'hiver. Au pied de quelques arbres éparpillés, de moribonds îlots de neige, refusant de fondre, témoignent de la jeunesse du printemps.

À partir de ce jour, tous les soirs, tous les après-midi et tous les matins, Armand et Pancho vécurent comme deux

frères. Pancho attendait le rendez-vous au Bureau de l'immigration pour obtenir un permis de travail. Mais la nécessité et le travail vinrent avant. Sans permis, il commença à travailler dans un restaurant. Tous les jours, il rapportait de la nourriture à Armand, qui avait trouvé un appartement avec son premier chèque de bien-être social. Pancho et Armand avaient un appartement. Une adresse. À travers Armand, Pancho découvrait un peuple semblable au sien. Les Algonquins souffraient eux aussi de la colonisation. Les Quechuas, le peuple de Pancho, n'étaient pas enfermés dans les réserves, car les nouveaux patrons du pays ne pouvaient enfermer quatre-vingt pour cent de la population.

— La religion des Algonquins et des Quechuas n'est pas inscrite dans la constitution du pays, mais plutôt dans les dépliants touristiques, disait Armand.

Curieux. À des milliers de kilomètres de distance, ils vivaient les mêmes expériences. Amoureux de la liberté, ils savaient que leurs communautés tout entières rêvaient d'elle. Rêves collectifs. De tous les hommes de science qui avaient étudié leurs communautés, seuls deux anthropologues avaient entrevu ces rêves. Mais, décidés à terminer une recherche qui portait sur les raisons pour lesquelles les Indiens quechuas ou algonquins offrent des feuilles de coca ou de tabac aux montagnes et aux rivières, les chercheurs n'avaient pas compris ce rêve communautaire. Rêve de liberté.

Les mois mouraient les uns après les autres. Arrivé à l'adolescence du mois d'août, Pancho se présente au Bureau de l'immigration. Devoir de l'apatride. Accompagné d'Armand, il se montre timidement et présente ses documents. Tous deux sont renvoyés à la salle d'attente. Aux dernières minutes de la troisième heure d'attente, Pancho est appelé. Le silence nerveux et les convulsions devant l'officier annoncent le réveil violent de plusieurs armées de fourmis. Cicatrices ouvertes des cachots. L'officier, cigare aux lèvres, lance une première question.

— Quand êtes-vous arrivé?

La fumée du cigare souille la pureté de l'air. À la deuxième question:

— Êtes-vous arrivé par avion, par autobus ou par bateau?

Armand se penche sur le fonctionnaire. Il a des millions de lucioles au fond des yeux: toutes ces questions le touchent aussi.

— Je suis arrivé quand cette terre, où vous êtes assis et moi debout, était propre et saine. Mes racines sont profondes et répandues dans ces terres. Mes ancêtres ont nommé les rivières, les lacs, les montagnes, les villages, bien longtemps avant que vous ne les renommiez. Pancho vient du sud, mais ses racines sont mêlées aux miennes. Si nous sommes obligés de venir ici, c'est parce que vous, et non mon peuple, choisissez qui doit rester ou non au pays.

Trois heures et quinze minutes après leur arrivée, ils sont repartis. Pancho avec un nouveau rendez-vous au mois de janvier et un permis de travail. Il n'avait pas encore trouvé une patrie, mais il avait trouvé une famille. Tous deux pensaient à l'avenir. Armand allait commencer à travailler dans la construction et Pancho envisageait d'aller étudier à l'université. Il n'avait jamais abandonné le rêve d'être un avocat. Si un avocat défendait ceux qui usurpaient les terres indiennes, un autre pouvait aider à les récupérer. Au Pérou, les Indiens perdent leurs terres parce qu'ils n'ont ni avocats ni argent pour les payer. Lui, il serait l'avocat gratuit des Indiens du Pérou, du Canada, du Brésil, de la Guyane. De tous.

Dans le système judiciaire péruvien, les procès se déroulent au cours de fêtes organisées par les notables. C'est là que militaires, juges, avocats, fermiers, membres du gouvernement, gérants des mines, décident de l'avenir des terres. Entre le vin et la bière, ils pensent aux punitions à donner aux ennemis du progrès. Pendant que se déroulent leurs banquets, ils nomment les candidats au cachot.

Les seuls Indiens présents à ces fêtes-procès sont les serveurs et les cuisiniers. «Je serai un avocat», jura Pancho, les poings fermés.

L'automne arriva, déshabilla les arbres et ouvrit la porte à l'hiver. De toutes les espèces vivantes, seuls les feuilles des arbres agonisaient avec un sourire multicolore, laissant les rues tapissées de millions de cadavres coquets. Les feuilles déliraient avec éclat avant de craquer.

Le ciel, lui, s'endeuillait plutôt. Pancho et Armand partent au travail avant que le soleil n'écrase la nuit et en reviennent sous la gloire de la lune. Les semaines s'écoulent sans hâte. Un dimanche, Armand reçut un appel de sa sœur Martha: «Il est urgent que tu viennes. Mardi, nous bloquons l'autoroute qui traverse notre territoire.»

Cela faisait quarante-cinq ans que la communauté demandait au gouvernement la démarcation de ses terres. Longtemps avant la naissance d'Armand, son peuple n'avait jamais pensé que la terre puisse lui être volée. Jamais. Même quand les tunnels des mines d'or et de cuivre vomirent des machines, des gens et des minerais, ils ne l'avaient pas vu. Mais un matin, ils découvrirent des poteaux électriques sur leur territoire de chasse et ils commencèrent à s'en préoccuper.

Puis, une famille crie de la Baie James, en visite au village, les alerta: «Le gouvernement a coupé une veine de notre Terre-Mère. Nos rivières, autrefois libres, ne le sont plus. Bloquées par des barrages colossaux, elles ont inondé nos terres et les lignes de transmission qui passent sur vos territoires transportent sa force dans les villages.» Alors, ils s'alarmèrent.

Un jour, un chasseur algonquin fut arrêté pour avoir chassé sur le territoire du club de chasse *Les Amis de la Nature*. Le club exigeait que tous les chasseurs trouvés à l'intérieur de ses frontières soient en possession d'une carte de membre. Les Indiens n'allaient pas soumettre leurs système économique millénaire à un permis. C'est ainsi qu'ils

décidèrent, il y a quarante-cinq ans, de réclamer la démarcation de leurs territoires, qui n'avaient jamais été vendus ou cédés.

— Un Indien sans terre est un Indien mort, affirma Pancho après avoir écouté l'histoire. Ici, au Pérou, en Guyane, au Brésil, c'est la même lutte. Je te suis.

Le lundi, à l'aube, Pancho et Armand arrivèrent sur la route qui allait être bloquée. Entourés par le froid, ils marchent pendant dix kilomètres sur un sentier avant d'entrer dans la communauté. Annoncés par les aboiements des chiens, les deux jeunes gens avancent au milieu des maisons dispersées dans les champs. Toutes les maisons, planifiées dans les bureaux confortables des Affaires indiennes, sont identiques. Vieilles voitures, ruelles de terre, toiles de câbles électriques sur les maisons, tout cela se détache sur un fond de pins, baigné par la rivière Serpent. Deux cents habitants, Quarante-deux chiens.

Une odeur de café et de *bannick*, le pain indien, s'échappe des maisons. La famille Kistabish — papa, maman, trois sœurs, deux frères, deux voisins et le chien — abandonnent la table et le déjeuner quand les jeunes gens apparaissent à la porte. Tout en mangeant, ceux-ci apprennent le plan: bloquer l'autoroute afin d'obtenir l'engagement sérieux du gouvernement de démarquer les terres. La communauté résistera à toute tentative de rompre le blocage de l'autoroute qui paralysera la seule voie entre le nord-ouest du Québec et Montréal. Un tel blocage est rien: l'évolution des Algonquins continue d'être paralysée depuis plus de quatre siècles!

Pendant le reste de la journée, Pancho visite la «grande famille». Il n'est pas un étranger. Il reconnaît en eux de vieux amis, des aînés de son village, des amis d'enfance, sa famille. Il les reconnaît tous et tous le reconnaissent. Chaque visite, chaque rencontre, le plonge dans l'histoire de ce peuple. Il voit leurs rêves, leurs blessures, leurs richesses.

Accompagné de Martha, la sœur d'Armand, il visite la

communauté, l'école, l'église et la rivière. Martha a les épaules couvertes par la masse luisante de ses longs cheveux noirs. Ses vingt-deux ans se voient à la jeunesse de ses yeux, la douceur de sa peau et sa détermination devant le projet de blocage. Ils marchent, suivis du chien silencieux et accompagnés de leurs propres rires. Ils rient de tout, des rires complices. Chaque fois plus proches. Dans la soirée, lors de la réunion de la communauté chargée de mettre au point les derniers détails de l'action du lendemain, leurs yeux ne cessent de se chercher. Les yeux de l'autre deviennent l'arrêt obligatoire avant de se lever au ciel. C'est le point de retour d'un voyage vers les étoiles.

Quand leurs yeux suivent les étincelles qui jouent à s'échapper du feu, ils se rencontrent. Des quatre cents yeux réunis autour du feu, quatre se cherchent sans cesse.

Après la réunion, Pancho confie un secret à Armand. Ils se donnent l'accolade et repartent ensemble. Dans l'ombre de la nuit, Pancho voit sa famille, les yeux de Martha et son avenir. «Quand tout sera fini, je resterai dans la communauté.» Martha le lui a demandé. Il pense aussi au blocage de l'autoroute. Mais pas aux policiers. Il revoit les yeux de Martha, entend de nouveau sa voix.

Le mardi matin, vers dix heures, des troncs d'arbres, du sable, des pierres, des Indiens se donnant la main, occupent la route. Toute la communauté est là. Les Algonquins demandent de rencontrer un représentant du gouvernement. À onze heures, cinq autos-patrouille et quinze policiers arrivent. Pancho voit les uniformes sans ressentir les effets secondaires habituels. Après l'avoir écouté, un photographe demande:

— De quel pays tu viens?

Pancho ne se méfie pas.

Au cours de l'après-midi, la route n'a pas cessé de se remplir de voitures. La radio annonce: «Des Indiens algonquins, manipulés par un agent communiste étranger, blo-

quent la route 117. La police craint des manifestations de violence.»

Vers la fin de la journée, la communauté attend toujours une réponse du gouvernement. L'indifférence séculaire a continué, mais le blocage de l'autoroute, lui, a survécu au premier jour.

Le matin suivant, le deuxième matin, c'est l'ultimatum des forces de l'ordre. On déclare au chef indien:

— Si à midi le chemin n'est pas ouvert, nous l'ouvrons.

Au son des tambours et des chants, enfants, anciens, hommes, femmes, avec Armand, Martha et Pancho attendent l'envoyé du gouvernement. Les hélicoptères crachent encore plus de renforts policiers. Armand l'avertit:

— Retourne dans la communauté. Ils t'accusent d'être un communiste et cela peut être dangereux pour toi.

— Je ne fais que crier «Justice!» avec vous, répond Pancho.

Armand, qui ne veut pas perdre son frère, demande à Martha de le convaincre. Les yeux de Martha et l'amour, ce sentiment vertigineusement grandissant, ont arraché une promesse.

— Je te suivrai, Martha. Quand la communauté aura rencontré le représentant du gouvernement et après la levée du blocage, j'irai.

Un tendre baiser scelle la promesse. Pancho a une raison de plus pour vouloir réussir le blocage de l'autoroute. La radio ne cesse de répéter qu'il y a un «manipulateur communiste». Le journaliste ignore que la lutte séculaire des Algonquins n'a pas débuté avec l'arrivée d'un réfugié indien, fuyant le communisme et la démocratie péruvienne. À midi, l'heure de l'ultimatum, le chef indien communique au chef de la police la décision de la communauté.

— Nous maintiendrons le blocage de l'autoroute.

Ils ont résisté pendant vingt-six heures. Trois membres du parlement ont affirmé leur appui aux Indiens. À Mont-

réal, des groupes populaires ont fait pression sur les gouvernements. Des automobilistes ont évité la route et d'autres, connaissant l'ultimatum policier, attendaient la réouverture de l'autoroute.

À midi quinze, quatre cent vingt-six heures et quinze minutes après le début de leur lutte et du blocage, les Indiens ont entendu le chef de la police qui donnait l'ordre d'utiliser la force. La violence a éclaté dans ce territoire oublié par la justice et a répondu à la résistance communautaire. Plus de cent trente policiers contre quatre-vingt-dix jeunes adultes, soixante anciens, cinquante enfants, quarante-deux chiens, car même les chiens ont défendu le blocage de l'autoroute.

La levée violente du blocage a fait des blessés: vingt-deux Indiens, neuf chiens et quatre policiers. Durant la bataille, Pancho et Martha ont été séparés. Armand, son père et trente-huit autres Indiens furent arrêtés et incarcérés.

«Violence à Rivière-Serpent. Quatre policiers blessés», disaient les manchettes des journaux. «Pancho Rancas, vingt-six ans, d'origine péruvienne, a été arrêté pour avoir dirigé le blocage de l'autoroute. Les membres des services secrets ont profité de la bataille pour soustraire l'«agent communiste» à la protection des Indiens. L'influence de M. Rancas sur la communauté et les liens de celle-ci avec un complot international ont été...», pouvait lire Pancho dans sa cellule. Rien sur Martha. Rien sur Armand, ni sur les autres détenus indiens. Une autre bataille perdue. Il pensait à ses études d'avocat. L'image de sa famille et celle de Martha lui revenaient en mémoire.

Le lendemain, encadré par quatre yeux bleus, il arrivait à l'aéroport où il avait rencontré Armand, Martha et leur peuple. Il quitta sa patrie temporaire, à nouveau déporté vers les limbes. Son expulsion du Canada avait été décidée rapidement. Il pensa au couple de *refuznik*. Il pensa à Martha, à sa promesse de rester avec elle, de la suivre.